

Le rôle du cultivateur

« Au concens de Verdon-sur-Saône, (Saône-et-Loire), M. le vicomte de la Loyère, a tracé de main de maître le rôle du cultivateur; écoutons cet homme de cœur et de dévouement, cet ami du cultivateur :

« Quel est le pourvoyeur indispensable de cette lampe ardente qui brûle sans cesse au dedans de nous-mêmes, qu'il faut sans cesse alimenter? C'est le cultivateur. La nécessité de satisfaire à ce besoin impérieux de toute organisation vivante, a fait des premiers hommes, des cultivateurs, des pasteurs, c'est-à-dire des producteurs de pain, de viande, d'huile, de fruits de toute sorte, de lin, de chanvre, de laine, et, à mesure que la terre s'est peuplée, le commerce, l'industrie, les efforts du monde entier, les merveilles de la civilisation sont nés, tour à tour de ce besoin de pain quotidien que nous demandons chaque jour à Dieu et aux bras du cultivateur. Voilà le rôle de l'agriculture dans le monde; voilà pourquoi j'ai raison d'affirmer que, par la noblesse de son origine, l'honneur de sa vie laborieuse, la nécessité de son travail, le cultivateur est le premier, le plus utile citoyen de son pays :

« Mais, si les états de service du cultivateur sont si honorables, c'est que la vie qui lui est faite est une lutte continue contre les difficultés de toute nature qui sont semées à chaque étape de la route qu'il parcourt chaque année, qu'elle s'appelle labour, semille, fauchaison, moisson, battage, vendange, récolte de toute nature, éducation du bétail :

« Personne, mieux que nous, ne sait quelle persévérance, quel courage il faut pour la vie que nous menons tous, et dont toutes les heures ont leur emploi surabondamment marqué d'avance. Que d'intelligence pratique il faut aussi au cultivateur ! Que produira la terre la plus fertile si la charrue ne l'a pas retournée en saison convenable, si le grain qui lui est confié n'est pas pur, si la succession des récoltes et des semences n'est pas sagement combinée, si l'instrument ne vient prendre la place de plus en plus importante désertée par les bras chaque jour de plus en plus rares ? »

Voilà sans contredit de bonnes et excellentes paroles que les législateurs, les hommes d'Etat devraient étudier avec le plus grand soin. — Malheureusement ces derniers croient avoir tout fait et avoir très convenablement rempli leur mandat lorsqu'ils ont discuté trop longuement sur la politique, ce cercle vicieux dans lequel on tourne depuis des milliers d'années, sans jamais en sortir. La politique ruine les pays, les atrophie, tadis que l'agriculture et les sciences les vivifient. On ne veut pas comprendre que le sol est la plus grande puissance d'une nation et que si l'on néglige l'exploitation de cette mine inépuisable puisqu'elle se renouvelle tous les ans, on s'appauvrit, on fait souffrir les masses qui manquent du nécessaire et on amène parfois de terribles révolutions; nous avons toujours entendu dire que la faim faisait sortir le loup du bois, et c'est là une vérité incontestable.

Oui, le cultivateur joue le premier rôle et on devrait le saluer respectueusement partout où on le rencontre. Rappelons, à ce sujet, les paroles célèbres du grand Frédéric : *Je préfère un homme qui fait croître deux épis au lieu d'un à tous les grands politiques de mon royaume.* MM. les députés, n'oubliez jamais ces quelques mots si pleins de vérité ! — A. DE LAVALLETTE.

Les fumiers

Les plantes prennent leur nourriture dans la terre par leurs ra-

chines, dans l'air par leurs feuilles.

Dans les forêts, le sol ne s'appauvrit pas, au contraire; il s'enrichit. Pourquoi? Parce que la terre reprend ce qu'elle a prêté, des feuilles, des rameaux secs, des écorces, des épaves enrichies de ce qu'elles ont pris à l'air. Dans les champs, les choses ne se passent pas ainsi. La récolte semée prend la nourriture nécessaire à sa vie jusqu'à ce qu'elle ait mûri ses fruits, puis elle est enlevée tout entière. La terre a donné beaucoup, elle ne reçoit rien. De là vient l'appauvrissement. Heureusement, au moyen des engrais, on peut restituer à la terre ce qu'on lui a dérobé.

Dans les campagnes, les récoltes sont souvent mauvaises. La plupart du temps, à quoi cela tient-il? Au manque de fumier. La verse occasionnée par la trop grande quantité d'engrais est bien rare, et, en admettant qu'il y ait des cultivateurs auxquels un semblable fait arrive, le mal n'est pas bien grand. En effet, à la place d'une récolte trop forte, l'année suivante il vient une bonne moisson, tandis qu'à la place d'une récolte trop faible, bon n'obtient rien.

Cependant, les engrais ne manquent pas; mais il faut savoir ouvrir les yeux, pour les voir, il faut aussi savoir se balancer pour les ramasser.

En plusieurs endroits, on laisse encore une partie des champs en jachère morte, parce que l'on n'a point assez d'engrais. Il faut remédier à cela. Le remède, de voir, c'est Mettre la moitié de la prairie en prairies et en racines et élever des bestiaux. Ils paissent, vendent bien et on obtient de bonnes récoltes de céréales, parce que les bêtes donnent du fumier. Je prévois deux observations :

La première : On ne peut faire des prairies partout. Erreur; il y a des plantes fourragères qui peuvent croître partout même dans les terrains les plus secs. J'en cite :

Le sainfoin, qui aime les terrains secs calcaires; le lupin ou la luzerne, jilpine qui pousse dans les plus mauvaises terres; Le lupin jaune, excellente plante qui est malheureusement peu connue; elle ne vient bien que là où rien ne peut venir. Et bien d'autres que je pourrais citer.

La seconde : Si on met la moitié de la ferme en prairie, il restera bien peu de place pour faire des céréales.

Si l'on prend deux acres, l'on moitié plus grand que l'autre, si l'on remplit la plus grande de pièces de 50 centins, en argent, et la plus petite de pièces de 30 centins, lequel contiendra la plus forte somme ?

On sous une autre forme :

Un arpent bien fumé rendra moitié plus que deux arpents mal engraisés.

Maintenant, parlons d'autre choses. Certains fumiers qui opèrent des prodiges dans certains champs, font peu ou point d'effet dans d'autres. Cela dépend du sol. Ainsi dans les terrains frais et dans les secs, il faut des fumiers différents. Ceux de cheval et de mouton conviennent aux premiers; ceux de bœuf, de vache, de porc, réussissent dans les seconds. Ou si on aime mieux, les fumiers chauds doivent être portés sur les terrains frais, les fumiers frais sur les terrains chauds. Il faut donc éviter de les mêler. Mais lorsqu'on sort son fumier de l'étable, on ne va pas immédiatement le porter aux champs. On le garde dans sa cour. Qu'on ne prenne pas exemple sur certains voisins qui l'étendent en couches minces devant leurs portes. D'abord, l'odeur qui s'en échappe est bien loin d'être agréable; de plus, et c'est ce qu'il y a de pire, le soleil le dessèche et la pluie le lave; à eux deux, ils enlèvent tous les bons sels. Il faut tasser son fumier et, à mesure qu'on l'élève, le fouler avec les pieds. Lorsqu'on est propriétaire, on construit à peu de frais un hangar pour le mettre à l'abri; quand on est fermier, on tâche d'obtenir cela du maître. S'il refuse, c'est qu'il ne comprend pas ses intérêts; alors on induit son tas, sur toutes les faces, avec de la boue, puis, lorsqu'il est assez haut, on fait une toiture avec des gazons. Ce n'est pas coûteux et les résultats sont bons.

J'ai dit en commençant qu'on pourrait avoir dans les campagnes beaucoup plus d'engrais qu'on en a; si on n'en a pas plus, c'est qu'on perd une foule de choses dont on pourrait se servir avantageusement. Ne rien perdre est une maxime économique, bonne partout, mais qui demande surtout à être appliquée en agriculture.

« Les choses sont si bien arrangées en ce monde, dit Joigneux,